

# «GÉNÉRATIONS SPONTANÉES» OU L'AGROCULTURE (HYPER)URBAINE

/ *ANDREÏ FERARU, architecte-urbaniste*

/ *ARNAUD HOLLARD, architecte*

Tout d'abord le constat, désormais banalisé, de l'étalement urbain généralisé, qui entraîne la disparition progressive des terres agricoles en zone périurbaine et la dislocation des tissus urbains constitués. Cet étalement disqualifie de façon tenace les franges urbaines en produisant des friches, et autres enclaves, à la vue desquelles s'impose la figure du territoire métropolitain sciemment mité de la Holey plane de Lars Lerup<sup>1</sup>, par rapport à laquelle notre travail sur le Grand Pari(s), nous a permis de dégager une spécificité francilienne.

Ensuite, à plus petite échelle, une problématique « environnementale » qui vise la (ré) appropriation des figures imposées de la nature en ville, tant à l'échelle structurelle qu'à l'échelle domestique de proximité. Pour nous, urbanistes, l'entrée inévitable est désormais la voie réglementaire, dans le sens de l'amélioration qualitative du cadre de vie, tant du point de vue sensoriel (« confort » acoustique, thermique, qualité paysagère des espaces urbains) que « durable » (dépollution, gestion des eaux pluviales et usées, phytorestauration, etc.) ; et partant, le questionnement des progrès des techniques paysagères et plus encore « agricoles », des coûts et du retour d'expériences diverses de par le monde.

Enfin, plus largement, le sentiment que la place de l'« agriculture » d'aujourd'hui devient un vrai enjeu sociétal dans un monde urbanisé. Il y a comme un accord tacite du bien-fondé des thématiques « durables », sur la gestion économe des ressources, la vigilance sanitaire, la traçabilité et les circuits courts et sûrs, sur le commerce agricole équitable, etc., même si les modalités spécifiques posent encore questions. Et on commence à penser le développement urbain en relation, si ce n'est en accord avec ce nouveau regard, non seulement en jouant nos stratégies classiques top-down sur des paramètres socioéconomiques et spatiaux, mais aussi en créant les conditions permettant l'émergence bottom-up d'une culture métropolitaine nourrie de nouvelles aspirations et porteuse d'une certaine conception du « vivre ensemble » ; non plus ville vs. campagne, mais une vision plus transversale, agroculturelle ; j'entends rurba-

---

1. Lars Lerup, Stim & Dross : Rethinking the Metropolis. Assemblage, n° 25, Cambridge, MIT Press, 1995 ; After the City, Cambridge, MIT Press, 2000.

nisme ? Non, mais bien le contraire, car d'une urbanité réellement citadine, hyperdense, et d'une ruralité désormais anecdotique, déjà urbanisée, émerge cet hybride en plein développement, l'agriculture urbaine.

De nombreuses expériences contemporaines permettent de constituer un corpus de références sur ce sujet, depuis la création revendicative des *community gardens* new-yorkais durant les années 1970, les expériences montréalaises des années 1990 et jusqu'à l'observation critique du fonctionnement de certaines villes du tiers-monde dont l'économie est encore majoritairement agricole, en passant par les travaux actuels sur la biodiversité urbaine. Autant de cas d'étude donnant à comprendre que ce champ d'investigation est intrinsèquement lié à un vrai questionnement sociétal, et de fait se doit d'être abordé comme une véritable stratégie territoriale, qui ne peut plus faire l'économie du questionnement des modèles économiques durables, des principes de gouvernance, de la diversité des populations concernées.

## \_ MÉTROPOLISATION

Si le destin de la « ville moderne » (au sens large de la pensée urbaine européenne post-Renaissance) a été lié avant tout au questionnement de la société industrielle et de ses territoires, il nous semble que le développement de la ville postindustrielle impose de (re)mettre sur le devant de la scène la dialectique ville/campagne, et la place que « l'agriculture » joue dans le développement « urbain ».

Pour ne pas revenir aussi loin qu'à Alberti, commençons notre questionnement au milieu des années 1930, quand Frank Lloyd Wright développait, à travers le projet pour Broadacre City, l'idée d'une alchimie moderne entre culture urbaine et culture agricole, d'un nouveau mode de vie, d'une nouvelle civilisation, proprement nord-américaine, dont le socle serait la propriété terrienne (chaque famille se voit donner un acre de terre, soit un peu moins d'un demi-hectare)<sup>2</sup>. Vision parfaitement incompatible avec la culture urbaine de la vieille Europe (à laquelle Wright s'oppose violemment) qui, encore tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, semble indissociable d'une certaine idée de la nature « domestiquée », où le vivant est réduit au rang d'outil de production (l'exploitation agricole de plus en plus efficace, technique aidant) quand il n'est pas magnifié comme objet esthétique, soumis aux figures imposées du jardin, de la forêt, du parc. Des arbres coupés au cordeau, tels des blocs de calcaire. Des parterres, des massifs, des rideaux aussi dessinés qu'un astragale ou un triglyphe. La ville européenne demeure, y compris pour ses détracteurs modernes, le lieu, minéral par excellence, de la concentration des populations de plus en plus importantes, des échanges et des capitaux, en opposition aux territoires agricoles de l'hinterland, à l'extérieur de l'enceinte. Des vides, des « blancs » à conquérir tôt ou tard par l'urbanisation. Cette vision dichotomique et exclusive de la ville versus

---

2\_ Voir notamment l'article de Catherine Maumi, « Pour une intégration ville-nature ou comment rendre la Terre plus habitable », Cahiers thématiques, n° 11, Lille/Paris, École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Lille/Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2011.

la campagne<sup>3</sup> s'est renforcée progressivement, et a su résister aux multiples attaques théoriques, voire opérationnelles de l'urbanisme du XX<sup>e</sup> siècle (de la « ville radieuse » aux désurbanistes soviétiques<sup>4</sup>, du « village global<sup>5</sup> » au « jardin planétaire<sup>6</sup> »). Mais elle ne tient plus aujourd'hui face aux réalités de la métropolisation générique<sup>7</sup>. À l'ère automobile, le mariage de l'étalement urbain et de la dislocation des anciens tissus n'arrête pas d'enfanter du périurbain, à perte de vue et d'entendement, de l'entre-deux, aussi bien dans l'espace que dans le temps. Un mouvement qui paraît à la fois automatique et « naturel » (et nous ne sommes pas à un oxymore près).

À partir des années 1970 et des recherches pionnières de Melvin Webber<sup>8</sup>, un impressionnant travail d'inventaire a marqué non seulement un changement de questionnement mais aussi de vue, de cartographie et de représentation. La perception est désormais aérienne, en itération permanente entre le détail anecdotique (mais toujours en plongée) et la grande vision territoriale banalisée à la fin des années 1990 par Google Earth. Ce sont les nouvelles perspectives indispensables à ces énormes territoires mi-bâti mi-gâchés (wasted lands), des visions éloignées mais extrêmement précises et glacées, un peu trop esthétisantes peut être, qui se substituent aux générations précédentes de restitutions, volontairement « chaudes » et humanisantes.

Dans ces nouvelles conditions, des concepts inédits s'imposent pour décrire les formes spécifiques que prend cette urbanisation spontanée et apparemment chaotique, dite « naturelle ». La Drosscape dans les horizons vierges nord-américains, le Zwischenstadt<sup>9</sup> dans les friches postindustrielles, le Hollow Core<sup>10</sup> (le Centre vide) d'une Europe couverte par le fin maillage de ses petites villes moyenâgeuses et industrielles et par leurs excroissances modernes, mais sans aucune centralité affirmée. Enfin, la Città diffusa<sup>11</sup>, qui questionne l'étalement des grandes villes historiques (en l'occurrence Milan) qui essaient jalousement de conserver leurs centralités.

3\_ La simplification abusive de ce positionnement est aisément démontrée par les exemples que donne Henri Lefebvre en 1974 dans *La Production de l'espace*, Paris, Anthropos, 2000 (4<sup>e</sup> édition), de l'Athènes antique à la Toscane du Cinquecento où les habitants étaient à la fois citadins et exploitants agricoles. La ville dense « vivait » alors intimement avec ses extensions fermières, ses allées géométriques et ses paysages nourriciers si subtilement composés. « L'entre-deux » n'était ni friche à l'abandon ni lieu de quelconque usage disqualifiant mais un passage progressif d'un bâti dense urbain à un bâti agricole tout aussi dense, les deux aussi qualitatifs l'un que l'autre, composés de matières différentes qui évoluaient les deux sans cesse mais sans heurts majeurs ni dégradation à l'usure.

4\_ Guinzbourg et Milioutine notamment, selon Anatole Kopp, *Ville et Révolution*, Paris, Éditions Anthropos, 1967 ; ou encore, Jean-Louis Cohen dans Nikolai Milioutine, *Sotsgorod*, Paris, Les Éditions de l'Imprimeur, 2010.

5\_ L'expression de Marshall McLuhan fut au cœur des discussions auxquelles il participa avec des figures de l'urbanisme du XX<sup>e</sup> siècle, dont en particulier Richard Buckminster Fuller et Constantinos A. Doxiadis. Cf. notamment l'article de Mark Wigley, « Network fever », *Grey Room*, n°4, 2001.

6\_ Gilles Clément, *Le Jardin planétaire*, Paris, Jean-Michel Place, 1997.

7\_ Rem Koolhaas, *Junkspace*, dans *S, M, L, XL*, O10 Publishers, Rotterdam, 1995 ; Paris, Payot, 2011.

8\_ Melvin Webber, « The Urban Place and the Non-Place Urban Realm », dans Melvin Webber et al., *Explorations into Urban Structure*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1964 et « The post-City age », *Dædalus*, 1968, thèses relayées en France notamment par Françoise Choay.

9\_ Une réflexion sur « l'entre-deux » ne peut pas faire l'économie conceptuelle du Zwischenstadt, de la notion « d'entre-villes » développée par l'urbaniste allemand Thomas Sieverts. Le terme Zwischenstadt traduit l'idée de la désagrégation de la ville européenne en un « paysage urbanisé » ou une « ville paysagée » (Thomas Sieverts, *Entre-ville*, une lecture de la Zwischenstadt, Basel, Birkhauser Verlag AG, 2001 ; Marseille, Éditions Parenthèses, 2004) : une réalité spatiale mais aussi temporelle, une sorte de mise en suspension dans l'attente des mutations à venir dont on sait bien où elles doivent advenir mais sans en connaître ni les modalités de mise en œuvre ni la temporalité.

10\_ Rem Koolhaas, *Hollow core*, dans *Contents*, Berlin, Taschen, 2004.

11\_ Francesco Indovina, Franca Matassoni, Michelangelo Savino, Michele Sernini, Marco Torres, Luciano Vettoreto : *La città diffusa*, Venezia, Dipartimento di analisi economica e sociale del territorio (DAEST), 1990 ;

## DROSSCAPE

Le terme de Drosscape, forgé pour nommer la nouvelle réalité urbaine américaine, est le produit d'un travail sémantique qui convoque simultanément les significations contradictoires, explicites et/ou implicites, du phénomène. Côté sombre : dross (scorie : solide d'impuretés qui flotte à la surface du métal en fusion) qui appelle rubbish (détritus, ordure), waste (gâché mais qui convoque à son tour le passe-partout vaste)... Côté clair : scape (s'échapper comme liberté, vue dégagée... dans e-scape et land-scape).

Le terme/concept de drosscape dit aussi le paysage des délaissés, l'hybride de l'inacceptable gâché mais aussi l'insoupçonnée beauté de cette sauvagerie issue de la civilisation. Cette approche fait partie d'une prise de conscience théorique de l'espace interstitiel qui s'est affirmée avec Lars Lerup et son Holey Plane et s'est s'instrumentalisée dans le savoir-faire désormais codifié de la mouvance du Landscape Urbanism<sup>12</sup>. La posture d'Alan Berger, auteur du Drosscape Manifesto, essaie de magnifier le côté frais et sensible du regard, indispensable, je le crois aussi, à la restitution du phénomène dans toute sa complexité<sup>13</sup>.

## ZWISCHENSTADT<sup>14</sup>

On trouve un même regard « renouvelé » dans l'approche de Sieverts sur les friches postindustrielles. Un regard libéré des habitudes productives et de la douleur sociale de l'arrêt de l'activité, un regard cultivé, capable de saisir la grandeur phénoménale des constructions, leur beauté intrinsèque due à leur Bigness (Koolhaas), à cette « qualité sans qualités » de la grande dimension, uniquement. Pour ce faire et avant de penser toute requalification, Sieverts demande le temps de la distanciation (quelques années) et la prise en charge par des acteurs autres, capables de voir dans ces grands squelettes les espaces de l'art et de l'expérience cathartique. Seule capable, d'après Sieverts, de gommer le drame de l'abandon et de préparer l'avenir. Une catharsis événementielle, souvent surréaliste ; les concerts, opéras, raves, piscines et dirigeables dans la Ruhr, quel spectacle saisissant ! Debord, Vaneigem et Constant ne sont pas loin, nous sommes évidemment dans une société du spectacle un rien lénifiante, qui essaie de faire oublier l'économique et d'apaiser le social. Mais toute critique s'efface devant le spectacle qui est ici wagnérien, imparable ; ça anesthésie...

## HOLLOW CORE

Une histoire qui a débuté au XIII<sup>e</sup> siècle et qui n'en finit plus au centre nord de l'Europe, celle d'un réseau de villes libres, à la fois concurrentielles et solidaires qui forme un maillage très serré sur un vaste territoire morcelé. Un réseau sans centralité aucune, qui encaisse les changements de paradigmes économiques, qui enchaîne l'excellence dans la banque et l'industrie, le commerce et l'art, l'université et la culture, et qui affronte le XXI<sup>e</sup> siècle avec une force de frappe financière, économique, intellectuelle et artistique toujours remarquable, toujours dans cette bizarre collaboration/concurrence jalouse et exigeante.

---

terme porté en parallèle et enrichi par Bernardo Secchi et Paola Viganò.

12\_ Charles Waldheim, *Landscape Urbanism : A Reference Manifesto*, New York, Princeton Architectural Press, 2006 ; Dean J. Almy, Michael Benedikt (eds.), *CENTER 14 : on Landscape Urbanism*, Austin, The Center for American Architecture and Design, 2006.

13\_ Alan Berger, *Drosscape, wasting land in Urban America*, New York, Princeton Architectural Press, 2006.

14\_ Thomas Sieverts, *Entre-ville, une lecture de la Zwischenstadt*, op. cit.

## CITTÀ DIFFUSA

Enfin, la Città diffusa raconte l'étalement des grandes villes européennes et la capacité des acteurs, si ce n'est d'en maîtriser la dynamique « naturelle », au moins d'en encadrer le processus. Infrastructures et équipements, logiques écologiques et visées géopolitiques guident, tant bien que mal, la croissance urbaine qui reste assujettie à la centralité sans conteste de la ville historique. Qui sait se renouveler pour décourager toute concurrence. Avant que des systèmes similaires se touchent, comme Milan-Turin ou Manchester-Liverpool et engendrent de nouvelles figures métropolitaines bicéphales (Mi-rin ? Man-ool ?).

Ces quatre figures si contrastées de l'étalement urbain, désormais classiques, racontent au fond une même histoire : sous des formes extrêmement diverses, à des échelles, et dans des contextes différents, l'étalement métropolitain phagocyte les terres agricoles de l'hinterland, et en fige provisoirement d'autres, « sans affectation », dans l'attente des opportunités aléatoires des urbanisations à venir. Mais, ce faisant, l'étalement métropolitain développe subrepticement (nous entendons : encourage, renforce, soutient) des pratiques agricoles diverses, simplement nourricières et/ou plus spécifiquement écologiques (phytorestauration, bioconstruction, etc.), sur des surfaces insolites (petit maraîchage, vergers pédagogiques, jardins partagés, jardins « des simples », etc.) souvent selon des procédures inédites (hydroponiques, aéroponiques, etc.). Une dynamique de plus en plus banalisée qui paraît esquisser un nouveau paradigme urbain qui s'approprie l'agriculture urbaine comme un véritable outil de projet partagé. Des nouvelles pratiques ? ou peut-être notre regard qui s'est récemment ouvert sur des pratiques anciennes, jamais abandonnées, auxquelles nous étions aveuglés par la doctrine moderne... un peu des deux, certainement. Et puis, si c'est le questionnement postmoderne d'un Jean-François Lyotard qui a forcé cette ouverture, c'est sans doute Collage City<sup>15</sup> qui justifie le mieux ce nouveau regard, que nous disons néoromantique, à la fois cultivé et sensible, réceptif au chaos et aux ruines modernes et/ou anciennes et à leur emploi surprenant dans des voisinages dissemblables. C'est d'ailleurs plus vrai en Europe qu'ailleurs, par la densité historique des tissus bâtis et par la qualité patrimoniale du « paysage »... et par la force évocatrice des collisions.

Mais au-delà de ces regards (quelque part masochistes ?), c'est surtout dans les mutations explosives d'un déjà-là qualitatif que naissent des réactions idéologiques et opérationnelles crédibles à la nouvelle « fusion » ville-campagne.

## L'AGGLOMÉRATION PARISIENNE

Quelle est la spécificité de la métropole francilienne parmi ces figures savantes ? Nos recherches ont révélé une dynamique ségrégative très poussée, et l'éclosion sensible de grands bassins de vie et d'emploi, très contrastés dans leurs populations, emplois, revenus... C'est une véritable « dislocation » de l'agglomération dans des territoires de grande autonomie et d'homogénéité interne, que nous avons appelés « horizons de vie », tant ils enferment leurs habitants dans des frontières invisibles, mais néanmoins étanches.

15\_ Colin Rowe, Fred Koetter, Collage City, Cambridge, MIT Press, 1978 ; Gollion, Infolio Éditions, 2002.

La clé de cette polarisation est l'entre-soi, subi et/ou choisi, qui relègue par le bas, mais aussi par le haut des populations homogènes, nous l'avons dit, dans des bassins d'habitat et d'emplois à leur mesure. Une dynamique ségrégative « naturelle » est à l'œuvre, une purification permanente, apparemment implacable, que les politiques palliatives dites « de mixité » (SRU, PNRU, etc.) n'arrivent pas à enrayer.

En somme, nous approchons la métropolisation francilienne de manière très critique. Nous lui reconnaissons une spécificité, mais particulièrement néfaste, ségrégative, entre-soi et contente de l'être. Notre questionnement d'un possible changement n'est que plus urgent. Le tournant écologique offre peut-être une issue, et l'agriculture urbaine devient, dans ces conditions, une problématique qui nous paraît fertile en tant qu'outil de projet partagé, à condition que la gouvernance bottom-up rencontre le gouvernement top-down. Ce qui paraît désormais possible, la dynamique du Grand Pari(s) aidant.

## \_ L'AGRICULTURE D'UNE NOUVELLE HYPER-URBANITÉ

Car l'évidence d'une nouvelle agriculture métropolitaine ne fait plus de doute, vernaculaire, mais aussi et de plus en plus savante. Elle est instrumentalisée dans la réhabilitation des anciens grands ensembles, dans la requalification de friches industrielles, dans la mutation des entrées de villes. Elle est magnifiée dans le design des nouveaux centres-villes, garante d'une vision new age, d'une, et pour une, population « créative » (comme dirait Richard Florida<sup>16</sup>). Elle fait l'objet d'articles enflammés dans les plus prestigieux journaux du monde entier, aux télévisions les plus branchées, aux événements les plus courus. Le mythe du pavillon dans son jardin mue radicalement dans celui de l'appartement de centre-ville avec accès à une ou à plusieurs de ces merveilles de simplicité et d'intelligence « naturelle », jardins expérimentaux et autres Amap... Mais quels sont les invariants de cette nouvelle tendance ? Nous en avons compté trois : l'artificiel naturalisé, la mixité à l'épreuve, la métropole jouissive ; un argument conceptuel, un autre social, et enfin un dernier sociétal. Ce qu'il faut remarquer c'est que l'« économique » n'apparaît pas en tant que tel, l'argument nourricier étant plutôt tacite, et surtout culturel.

### L'ARTIFICIEL NATURALISÉ

Nous vivons dans une société qui ne jure que par l'artefact, même quand elle fait l'éloge de la « naturalité », et l'agriculture urbaine est un bon exemple. Oubliées les pratiques banales des jardins « familiaux » et « ouvriers » des années 1930 à 1960, ces compléments nourriciers des couches populaires qui tenaient d'un habitus de « manque », de pauvreté et/ou de contraintes de guerre. Les nouvelles pratiques se placent loin de cet héritage, réflexions sectorielles, qui privilégient presque exclusivement un des aspects les plus saillants : pureté « naturelle » et traçabilité, ou souches traditionnelles du cru, ou légumes et méthodes d'ailleurs, etc., en suivant les alertes sanitaires et en faisant semblant d'ignorer l'incongruité des pratiques en tant qu'ensembles.

---

16\_ Richard Florida, *The rise of the creative class*, New York, Perseus, 2002.

## LA MIXITÉ À L'ÉPREUVE

Qui aurait pu s'appeler, symétriquement, « l'entre-soi à l'épreuve » ? Car ce que ces pratiques mettent en œuvre ce sont des tissages sociaux inédits autour des savoir-faire agricoles urbains, d'ici et d'ailleurs. Le plus souvent en famille. Des couches, des strates, des groupes si contrastés se croisent et se font un malin plaisir de découvrir leur complicité. Compli-cité. Une sorte de mixité sociale est à l'œuvre dans ces rencontres si démocratiques et pédagogiques. Il ne faut ni embellir, ni généraliser, certes, ce n'est pas de la pacification sociale, mais un terrain d'échanges, encore anecdotique... mais c'est déjà ça. Car ils sont si rares les lieux des rencontres transversales et du coup si précieux, pour ceux qui placent la mixité comme objectif sociétal (dont nous sommes) !

## LA MÉTROPOLE JOUISSIVE

Et puis la métropole francilienne est réputée agressive et harassante, et on essaie de la fuir pour ses vacances, voire pour de bon, au bénéfice de grandes villes de province, connues, elles, pour être bon marché et agréables à vivre<sup>17</sup>. Un enjeu métropolitain majeur est de retourner cette tendance (beaucoup plus prononcée à Paris qu'à Milan ou à Madrid) afin de donner à la métropole un charme jouissif. Imaginer que c'est possible de passer ses vacances et d'y projeter sa retraite ; Londres, Berlin et Stockholm y arrivent, alors... L'entrée agroculturelle nous paraît importante dans cette démarche.



Quelques-uns des espaces de la Ferme du Bonheur. De gauche à droite : la salle de bal, le bar, le PRE (parc rural expérimental).

## \_ UN TÉMOIN : LA FERME DU BONHEUR

Un lieu surprenant, à Nanterre, à 15 minutes en RER A des Halles : une vraie ferme, avec des animaux, des odeurs et des pratiques paysannes, mais pas seulement. Si les bêtes (moutons, chèvres, cochons, ânes, oies, paons, et j'en passe) sont des anciennes espèces menacées, les « agriculteurs » ne sont pas du tout des paysans mais un amalgame bizarre de jeunes « intellos » (2e et 3e cycles universitaires) et des cas sociaux

17\_ Laurent Davezies, La République et ses territoires. La circulation invisible des richesses, Paris, Éditions du Seuil, coll. «La république des idées », 2008. Ils sont étonnement nombreux les Franciliens qui quittent la métropole et peu nombreux ceux qui passent leurs vacances en Ile-de-France. Que l'agglomération parisienne soit mal aimée, c'est un grand classique, mais ce qui est plus grave encore c'est que le désamour s'accroît.

(SDF et addictions diverses). Une vingtaine en tout qui font de « l'agriculture » mais aussi de l'activisme culturel : bals déjantés, théâtre et cinéma expérimental d'ici et d'ailleurs, initiatives citoyennes et politiques des plus banales aux plus extrêmes. Les sites de la Ferme sont eux-mêmes des prises de possession, réelles et symboliques, investis de manière agroculturelle.

Le premier, le site « historique », en extrême limite nord-ouest de l'université, est une occupation dite « temporaire » (qui date de plus de 18 ans) d'un terrain en friche d'un demi-hectare. Entre un cirque assez bancal, et un terrain d'accueil des Restos du cœur, la Ferme a développé un amas hétéroclite de bâtisses servant aux animaux, aux « agriculteurs » et aux multiples hôtes qui animent la vie, loin d'être ennuyeuse, de ce microcosme. C'est une composition spatiale complexe et surprenante, mélange de morceaux de friche animés par des squelettes de pianos de récupération et des clins d'œil à Le Nôtre (allées bien dessinées, poiriers en espalier, etc.). Et puis des bâtiments « culturels » assez grands mais minimalistes, de bric et de broc, squattés par des meubles et des costumes hors d'âge, des bouquins, par Momo l'âne, des chiens et des chats.

Le deuxième site est une occupation plus récente (début des années 2000) d'une couverture d'autoroute, un délaissé des plus classiques, deux hectares et demi, de trois mètres d'épaisseur de terre sur une dalle en béton armé ; entendant par « terre » des déblais pierreux au creux d'une sorte de cuvette (ravin) entre deux coteaux somptueux. À l'Ouest, les immeubles de la garde républicaine, à l'Est le talus du RER, bien exposé au couchant et protégé pour sa riche biodiversité... pour dire.

Enfin, les sites actuels sont évidemment provisoires, même s'il s'agit d'un provisoire qui s'éternise. Des nouvelles opportunités s'ouvrent à la boulimie démonstrative de Roger<sup>18</sup>, plein de projets pour agresser le ronronnement de l'aménagement urbain francilien, pour montrer que d'autres voies sont non seulement possibles mais indispensables... à la métropole jouissante.

## ANIMATEURS

Ces vrais/faux agriculteurs sont évidemment, en deçà, des animateurs d'un mode de vie bizarre, agricole d'abord de par leur emploi journalier, mais aussi, en parallèle, parisien dans le sens le plus exclusif du terme, au cœur des événements remarquables et au contact des personnages les plus en vue.

## USAGES ET PUBLICS

La Ferme développe une activité culturelle à la fois « populaire » (la dizaine annuelle de bals attirant à chaque édition plus de mille jeunes) mais aussi très élitiste (Hic sunt leones, par exemple, un spectacle qui intègre des exclus et des handicapés à côté de jeunes acteurs prometteurs, sur un texte avant-gardiste incompréhensible et une musique très fine et intelligente, le tout au coucher du soleil dans le PRE ; une superbe expérience). Le public de ces événements apparemment contradictoires est de fait

---

18\_ Roger des Prés, créateur de la Ferme du Bonheur, dont l'action à Nanterre a donné lieu à l'écriture d'un ouvrage auquel nous renvoyons pour ce qui relève de la naissance et de la vie de ce lieu. Cf. Roger des Prés, La Ferme du Bonheur, Arles, Actes Sud, 2007.



Communication autour des événements publics programmés à la Ferme du Bonheur. Élément récurrent : l'arche de la Défense, comme avalée par l'imaginaire « agropoétique » de Roger et son équipe.

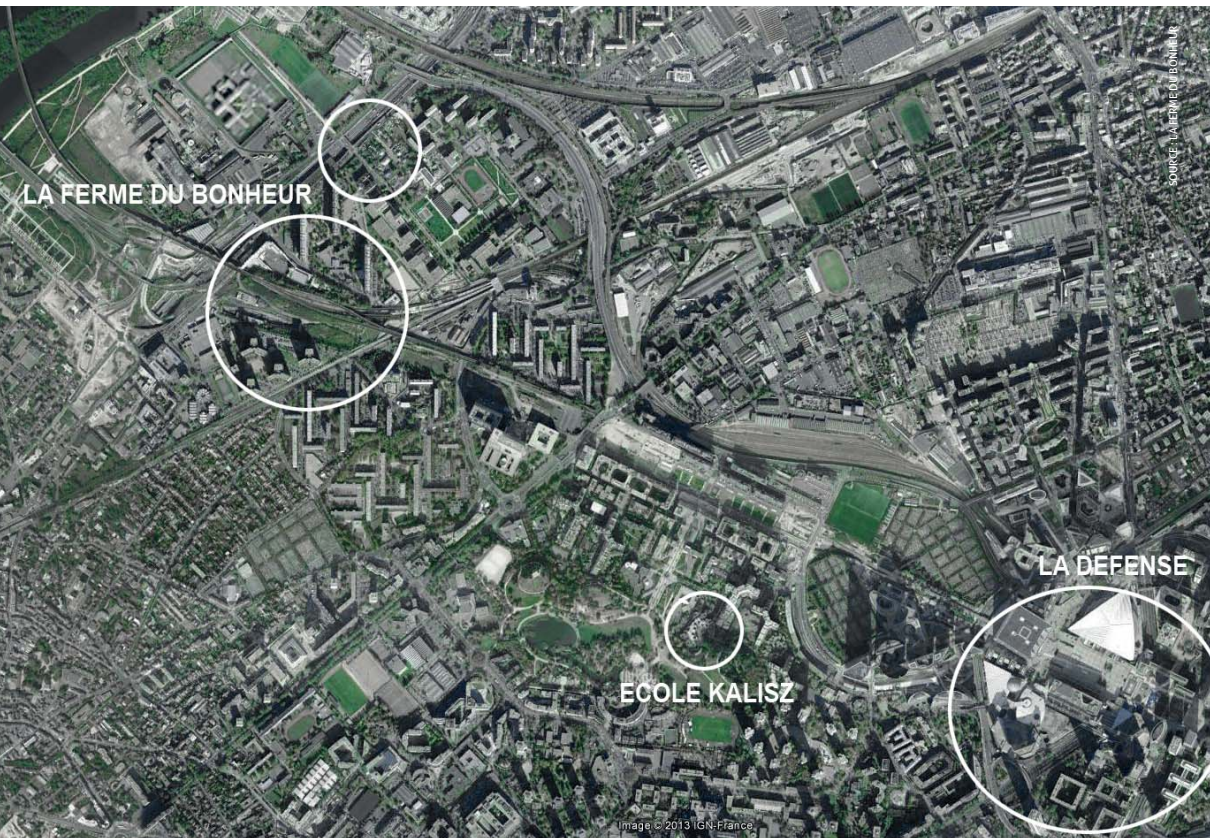
Terres  
Soupe  
Pastoralisme  
P.R.É  
Écoles  
Lecture  
Culture  
Conférences  
Randonnée savante  
Vernissage  
Transhumance  
... Agro-poésie!  
Vendredi 1er, Samedi 2 & Dimanche 3 Juin  
A partir de 10h!!!  
Consultez le programme complet sur notre site...

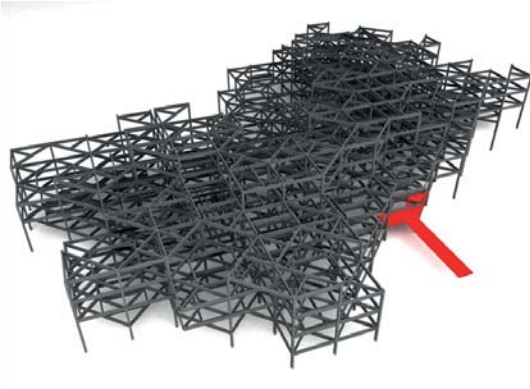
**AU CHAMP DE LA GARDE SUR LE P.R.É**  
Agro-poésie sur les dernières fiches sauvages et libres du Grand Axe  
Tous les Dimanches!  
6, 13, 20 et 27 mai  
RDV à la FERME DU BONHEUR à 15h!  
Amenez votre goûter, on prépare le thé et le café!

**AU CHAMP DE LA GARDE SUR LE P.R.É**  
Agro-poésie sur les dernières fiches sauvages et libres du Grand Axe  
Tous les dimanches!  
10, 17, 24 juin 2012  
RDV à la FERME DU BONHEUR à 15h!  
Amenez votre goûter, on prépare le thé et le café!

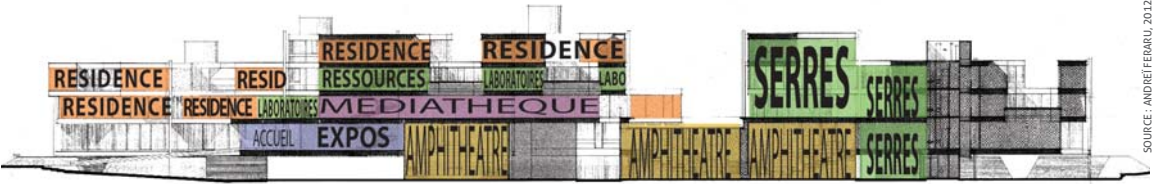
SOURCE: LA FERME DU BONHEUR

L'émergence d'une logique métropolitaine autour de l'axe Défense/Seine Arche, où un centre économique de premier rang rencontre des formes agro-urbaines à son échelle. Un emplacement idéal pour l'Observatoire.





Relevé de la structure de l'école d'architecture de Nanterre. À droite : l'école à l'abandon



Coupe du principe de mixité programmatique dans le projet de l'Observatoire de l'agriculture urbaine. Source : AA FERARU, 2012.



Le projet d'Observatoire, imaginé pour répondre à des enjeux sociétaux qui dépassent la simple question de production agricole en milieu urbain : lieu de socialité, d'échanges, d'expérimentations, de transmission de savoirs et savoir-faire.

progressivement formé tout au long de la fréquentation plus ou moins régulière de la Ferme, qui est de fait une caution culturelle pour une très jeune génération qui s'y trouve apparemment « en liberté », hors tout contrôle « bête et normatif » (en apparence seulement, car cette liberté est toute relative, évidemment, Roger et ses troupes y veillent avec attention). Mais c'est sur ce terrain libertaire et non conformiste que s'épanouissent les expériences laborieuses, culturelles et jouissives que la Ferme propose. Un apprentissage très précieux car différent des autres pratiques culturelles urbaines, du cinéma à l'opéra, transmises par des codifications claniques (Bourdieu et la reproduction des élites, on est convaincu). La Ferme « enseigne » implicitement la curiosité pour la ville et la campagne, l'ici et l'ailleurs et la confrontation des deux, sur le « nécessaire » et/ou l'« indispensable ».

Une nouvelle époque de « less is more » qui s'ouvre autrement, un « less » qui est désormais hybride, citadin, agricole et engagé, assez loin du modèle de Mies van der Rohe.

## CONFLITS

Cet objet si bizarre est évidemment d'une subversion qui ne pouvait pas passer inaperçue. D'autant plus que son succès paradoxal, à la fois dans les médias culturels et dans les programmes sociaux d'intégration des exclus, ouvrait la voie à des contre-voies inhabituelles, fertiles et/ou dangereuses selon l'angle de vue. D'où l'opposition tenace des élus nanterriens et de l'administration de l'université, d'où la situation paradoxale d'exclu « people » de Roger des Prés.

## \_ UN PROJET D'OBSERVATOIRE DE L'AGROCULTURE URBAINE

Tout a commencé par le bâtiment de l'ancienne école d'architecture de Jacques Kalisz à Nanterre, d'une architecture modulaire et « combinatoire » (ne jamais dire « proliférante », comme nous le faisons) ; 12 000 m<sup>2</sup> d'un outil pédagogique révolutionnaire pour son époque, qui a de moins en moins bien fonctionné pour des raisons diverses, techniques mais aussi sociétales. Et puis en 2004, l'abandon... que faire ? Mais faut-il faire quelque chose ? Ou accepter la démolition prévue ?

Il faudrait le sauver, c'est évident pour nous, un objet exemplaire de son époque, un des rares équipements métalliques de cette dimension en France. De plus, ce n'est pas une architecture figée, mais plastique et évolutive, qui invite, de par sa conception même, au permanent renouvellement. C'est si excitant d'imaginer sa refonte selon un nouveau programme qui traduirait les préoccupations d'aujourd'hui, en intégrant des nouveaux matériaux et techniques, avec des nouvelles contraintes de confort, d'isolation et de sécurité. Mais sans détourner la cohérence spatiale originale, ni trahir son idéologie. Faisable ? Nous le pensons, mais comment ? Avec quel programme ? Et quel financement ? Une première décision donc, trouvons les moyens de le sauver.

## UNE PÉDAGOGIE DE L'AGRO CULTURE URBAINE

Deuxième décision, réinventer un volet pédagogique. C'était une école d'architecture, trouvons un programme dans cette veine. Non pas une « école », trop complexe, mais un outil partagé, mutualisé entre divers publics d'étudiants et d'enseignants. Un lieu de pédagogie théorique mais aussi et surtout pratique, d'expérimentations et d'échanges. Le modèle existe et fonctionne bien depuis des années, ce sont les Grands Ateliers de l'Isle d'Abeau. Il s'agissait d'activer les mêmes acteurs institutionnels et de profiter de leurs expériences et savoirs.

En adoptant le concept d'un Observatoire de l'agriculture urbaine de la métropole grand-parisienne, nous avons tenté de dessiner les contours d'un lieu qui intègre, dans son programme même, le fait d'être l'incubateur d'une nouvelle praxis urbaine à la fois pleinement en prise avec son environnement social immédiat, et porteuse d'une ouverture métropolitaine, nationale et internationale.

Le développement du concept s'est fait autour de deux questions croisées : qu'apporterait un tel « Observatoire » à des expérimentations existantes, du type de celles conduites à la Ferme du Bonheur ? Et à l'inverse, qu'est-ce que ces habitants particuliers pourraient apporter au projet de sauvegarde du bâtiment tel que porté par l'association ? Très vite, nous avons pu nous rendre compte de la fertilité des échanges, la sauvegarde du bâtiment y trouvant les germes d'un modèle économique et d'un ensemble d'usages originaux et pertinents au regard du contexte local, les activistes de la Ferme du Bonheur pouvant en échange profiter de nouvelles terres de pâture, de culture maraîchère, et, plus généralement, d'un environnement stimulant leur recherche spécifique, agricole certes, mais aussi culturelle et sociétale.

Un équipement qui se contenterait de la moitié la plus ingrate des volumes du bâtiment, des amphithéâtres du rez-de-chaussée aux multiples terrasses et qui prendrait possession des espaces extérieurs. Mais que faire du reste du bâtiment ? Pour rendre le projet faisable, il fallait l'occuper par un programme économiquement viable ; un foyer d'étudiants et de l'hébergement de chercheurs se sont vite imposés comme les plus appropriés. Une enveloppe en premier jour qui saurait interpréter les dispositifs spatiaux si particuliers, notamment les « triplex » (unités spatiales de base de l'école, composées d'espaces collectifs, semi-collectifs et privés).

Le projet a été marqué profondément par la propension de l'agriculteur, tel qu'observé à la Ferme, à redistribuer les cartes du fonctionnement sociétal autant à l'échelle locale que métropolitaine, provoquant la rencontre de publics appartenant à des mondes encloués – et, le pensions-nous, hermétiquement. Mais non. Qu'ils soient artistes, cadres, chômeurs, SDF et vagabonds, habitants voisins, universitaires, activistes, ouvriers, étrangers ou du cru, banlieusards ou parisiens, tous se retrouvent autour d'un ensemble d'activités valorisant autant la mémoire de certains gestes simples, de certaines pratiques élémentaires partagées que l'esprit d'expérimentation et l'audace po(i)étique. D'ici et d'ailleurs.

## L'AMBITION MÉTROPOLITAINE

Car enfin, l'équipement ainsi esquissé a révélé sa richesse polyvalente, locale, métropolitaine et internationale : nous l'imaginions bien comme un « phare » francilien à visibilité européenne, lieu d'échanges de savoirs et d'expériences, de gens et d'œuvres in progress. Du côté pédagogique d'abord, nous l'imaginions comme l'indispensable présence d'enseignants, de chercheurs et d'étudiants étrangers ; du côté expérimental ensuite, comme un lieu de toutes les audaces et une « base » non seulement de données mais aussi de savoir-faire, de semences, d'engrais, d'échantillons de tout, de partout et de toujours ; du côté culturel enfin, comme une scène, un écran, un auditorium et une cimaise pour des expériences « artistiques » actuelles les plus saisissantes, dans le sens le meilleur et plus large du terme.

Notre triple recherche (réhabilitation, pédagogie, transversalité programmatique) nous paraissait mériter la reconnaissance d'une démarche novatrice sanctionnée par le label « Grand Paris », non pas pour un quelconque bénéfice économique, mais la marque visible d'un équipement d'exception dans ces lieux reconquis et dans un programme novateur et fertile.

**N**ous avons retracé ici cinq années de questionnements. Les trois interrogations théoriques du début (métropolisations chaotiques, problématiques écologiques, la spécificité francilienne) ont aujourd'hui trouvé, avec la découverte de la Ferme du Bonheur et de l'ancienne école d'architecture de Nanterre de Jacques Kalisz, les terrains de leur thématisation. Et de leur incarnation dans un projet d'Observatoire qui vise, tant sur le plan territorial qu'institutionnel, l'affermissement d'une nouvelle identité métropolitaine parisienne.

Alors, convaincus de la richesse des pratiques agroculturelles et des expériences croisées des acteurs dissemblables et contrastés, nous prenons à imaginer, à travers elles, le liant d'un possible partage sociétal métropolitain novateur. Avec l'ambition de faire évoluer le lien « écologique », un rien abstrait (entre moi-même et l'humanité) vers une adhésion identitaire métropolitaine (entre moi-même et ma communauté de vie locale, ici et maintenant). Ainsi, à travers l'exemple de notre démarche, c'est l'affirmation que les thématiques agroculturelles peuvent (et doivent) participer à la création de cette nouvelle citoyenneté métropolitaine que nous entendons défendre, face au constat quotidien de l'évolution d'une agglomération parisienne, si ségrégonniste, entre-soi.